

Anne Cuneo

Née à Paris de parents italiens, Suisse par mariage. Licenciée ès lettres et ès sciences pédagogiques de l'Université de Lausanne, puis formation de Conseil en publicité et de journaliste. Écrivain de livres « littéraires » et « documentaires ». Écrit et met en scène pour la radio, la télévision et le théâtre. Depuis 1981 travaille aussi dans les métiers du cinéma, comme assistante, scénariste, puis comme journaliste et réalisatrice, soit de façon indépendante soit à la Télévision suisse.

Après une première phase autobiographique, Anne Cuneo découvre, à travers l'expérience théâtrale et cinématographique, les potentialités d'une forme de roman inspirée de la réalité mais susceptible de prendre des libertés avec elle pour en mettre en valeur certains aspects. Utilisée pour la première fois avec *Station Victoria*, elle a permis l'écriture d'œuvres basées sur des personnages réels. Dans *Le Trajet d'une rivière*, c'est la redécouverte d'un personnage oublié, et capital, de l'histoire de la musique. Dans *Objets de splendeur*, il s'agit d'un regard différent sur la vie amoureuse du jeune Shakespeare. *Le Maître de Garamond* raconte l'histoire d'Antoine Augereau, imprimeur à qui l'on doit maintes caractéristiques de l'orthographe moderne, et de ses rapports avec le plus célèbre de ses apprentis, Claude Garamond. *Un monde de mots* raconte l'histoire de John Florio, auteur du premier dictionnaire italien-anglais de l'histoire et traducteur de Montaigne en anglais. *Zaïda* est l'itinéraire d'une femme née en 1860, qui, l'année de ses cent ans, entreprend le récit de sa vie.

Anne Cuneo est également l'auteur d'une série de romans policiers (qu'elle qualifie plutôt de « romans sociaux ») solidement enracinés dans la réalité sociale contemporaine. Et enfin, *La Tempête des heures* retrace la

grande peur des Suisses en 1940, à travers les tensions du Schauspielhaus de Zurich et par la voix d'une jeune réfugiée juive.

Anne Cuneo

Hotel Venus

Un itinéraire



camPoche

« Hotel Venus »,
a paru en édition originale à
Lausanne: Éditions Pierre-Marcel Favre, 1984

« Hotel Venus »,
Trois cent quarante-deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le soixante-douzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Janine Goumaz,
de Daniela Spring et de Betty Serman
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Couverture: Inédit de Johann Ulrich
Photogravure: Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-380-2
Tous droits réservés
© 2014 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Bailadora de guaguancó
piel negra
tersura de bongó

Agita la maraca de su risa
con los dedos de leche
de sus dientes.
Pañuelo rojo
– seda –
bata blanca
– almidón –
recorren el trayecto
de una cuerda
en un ritmo afrocubano
de

guitarra
clave
y cajón
« ¡ Arriba, María Antonia,
alabado de Dio! »

Las serpientes de sus
brazos
van soltando las cuentas
de un collar de jabón.

RAMÓN GUIRAO
*(premier poème nègre
jamais publié à Cuba, paru
le 8 avril 1928 dans le journal
Diario de la Marina)*

I

HOTEL VENUS

CHANT NÈGRE DE CUBA

Quand viendra la pleine lune, j'irai à Santiago de Cuba,
j'irai à Santiago,
dans une calèche d'eau noire.
J'irai à Santiago.
Chanteront les toits de palme.
J'irai à Santiago.
Quand le palmier veut être cigogne,
j'irai à Santiago.
Et quand veut être méduse le bananier, j'irai à Santiago.
J'irai à Santiago
avec la tête blonde de Fonseca.
J'irai à Santiago.
Avec la rose de Roméo et Juliette
j'irai à Santiago.
Ô Cuba! Ô rythme de graines sèches!
J'irai à Santiago.

FEDERICO GARCÍA LORCA
« Le Poète à New York »

ITINÉRAIRE long et fruité, fait de larmes et de rires, de surprises, de pulpes et de baisers, itinéraire rouge d'enthousiasme, fait de générosités, de victoires et de défaites, itinéraire entre la mort et la vie, les secrets chuchotés, les vérités tues, puis dites puis proclamées, long voluptueux superbe regorgeant fruité itinéraire au-delà des mers au dessus des nuages à l'horizon de demain – il mène à l'Hotel Venus.

Cette petite ruelle que, presque, l'on n'aurait pas remarquée. Deux ou trois boutiques obscures aux activités, à cette heure-ci, indistinctes. Nous passons là par hasard, à la tombée de la nuit. Un coiffeur, très éclairé, avec des fauteuils dans tous les sens, deux hommes par siège, un dedans, recouvert d'un linge blanc, comme un enfant joufflu auquel on va donner la pâtée, l'autre derrière, qui coupe.

Le crépuscule.

Le crépuscule de Santiago en décembre.

En juillet était-il pareil, le 25 juillet, par exemple, le soir avant la Moncada, dans la fièvre des derniers préparatifs, les chuchotements et les coups d'œil, les embrassades fraternelles, des mots peut-être – quels mots peut-on se dire, le soir avant

l'assaut de la Moncada, lorsque ce n'est pas de cela qu'on parle ?

Et le crépuscule, comment était-il, ce soir-là ? Aussi rouge que ce soir ? Au début il est jaune, le soleil encore au-dessus des nuages, la mer est d'un gris très clair, incomparable. Puis le soleil disparaît sous tes yeux, et tu ne peux t'empêcher de penser à certains Turner où tout est grisaille avec, épars, quelques éclats dorés.

Et puis avec les minutes qui passent, le ciel devient de plus en plus transparent, d'un bleu qui, en français, n'a pour moi pas de nom. Turchino, dit-on en italien. Je ne sais trop ce que signifie Turquino en espagnol, je m'imagine que c'est la même chose, car la plus haute montagne de la Sierra Maestra porte ce nom.

« L'oiseau moqueur chante sur le Turquino », écrit Nicolas Guillén, poète :

Canta el sinsonte en el Turquino

« ¡Pasajeros en transito, cambio de avion para sonar! »

Voyageurs en transit, changez d'avion pour rêver !

Né à Cuba, loin, à la lisière d'une palmeraie.

En transit, oui. Je m'en vais.

Le sucre. Sì, señor.

Le sucre au cœur de la mer.

« De la mer ? Une mer de sucre, alors ? »

« Une mer. »

« Du tabac ? »

« Sì, señor. »

La fumée au cœur de la mer. Et la chaleur.

« Dansez-vous la rumba ? »
« No, monsieur, no, señor. Je ne sais pas danser. »
« L'anglais ? Vous ne parlez pas l'anglais ? »
No, monsieur. No, señor.
Voyageurs en transit, changez d'avion pour rêver.
Et puis les larmes, et la douleur.
Ensuite la vie, elle suit son cours.
Et le sang, et sa fulgurance.
Et je suis là.
Et demain, c'est aujourd'hui déjà.

Mr. Wood, Mr. Taft,
adiós.
Mr. Magoon, adiós.
Mr. Lynch, adiós.
Mr. Crowder, adiós.
Mr. Nixon, adiós.
Mr. Night, Mr. Shadow,
¡adiós ! »

Te rappelles-tu Victor sur les barricades, criant
ce poème aux gardes mobiles un instant figés de
surprise – en espagnol, d'une voix tonnante, à
chaque « adiós » un pavé ?

Toi et moi, voyageurs en transit, sommes déjà
en plein rêve, en plein océan de sucre.

Nous avons marché, tournant le dos à la plaine
rouge du crépuscule sur la mer.

Nous avons grimpé les rues en pente abrupte de
Santiago.

De temps à autre, nous nous regardions. Dans
cette lumière dont il m'est impossible avec des mots

d'épuiser le rougeoiement, je t'ai trouvé beau. Ce marbre blanc strié de noir profond, si froid et dur, que tu évoques parfois pour moi sous le soleil de midi et qui me fait peur, disparaissait ici, dans cette lumière toute de chaleur, de tendresse. Je ne voyais pas tes yeux précisément, mais j'imaginai ton regard de velours, et je me disais que je devais, à tes yeux, être pareille.

Et nous grimpons vers l'Hotel Venus.

Une ruelle étroite, avec des boutiques obscures, le coiffeur. Une longue queue de gens attend quelque chose, je ne comprends pas quoi.

Il fait chaud. Tout près, je le sens, quelqu'un frit des empanadas. Une voiture passe, très bruyante, très vieille. Son moteur remplit l'espace, puis s'estompe, et on n'entend plus que des voix. On s'appelle. On rit. On vit chaleureusement. Décembre. Chez eux aussi, c'est l'hiver. Il fait froid, disent-ils en enfilant la jaquette que je réserve aux beaux soirs du mois d'août.

Et le crépuscule n'en finit pas, insatiablement, d'être, aussi insatiable que mes yeux qui ne voudraient pas en manquer une minute.

Nous arrivons de loin, et le chemin a été long jusqu'à l'Hotel Venus. Peut-être n'y sommes-nous d'ailleurs pas encore tout à fait.

D'une fenêtre toute proche, de la musique à pleins tubes :

« Querida de mi vida... »

Le crépuscule, complètement violet maintenant, que nous essayons de fixer sur pellicule. Partout des gens, partout des sourires. Dans un instant, je le sens, la dernière lueur, à l'ouest, va

disparaître d'un coup. Et restera, offert à nos regards éblouis, le ciel étoilé.

Autrefois, dans ces rues, il y avait des trams. Entre les pavés, on voit encore les rails. Au soir du 25 juillet, ceux d'entre vous qui n'étaient pas encore à la Granjita Siboney les ont entendus sans doute dévaler la colline direction port, direction gare.

La ruelle est maintenant tout à fait sombre comme, soudain, le ciel.

L'Hotel Venus a allumé son enseigne au néon. Orange, en hauteur, elle clignote. Une façade que l'on ne perçoit guère dans la nuit. Un hall immense, vitré et ouvert. À côté, donnant sur la rue pour ainsi dire, le bar. Nous sommes entrés.

Nous commandons des cubanitos.

Il y a une cour intérieure, on vient d'en repeindre les façades. Des fenêtres en bois foncé, des arcades qui ouvrent sur les couloirs. Des chambres allumées dans lesquelles on a envie d'être. Nous plongerions dans un de ces grands lits protégés d'une moustiquaire, nous nous caresserions à n'en plus finir, tu me dirais je t'aime comme le rouge des drapeaux, je soupirerais je t'aime comme le bel aujourd'hui, comme l'eau bistre, comme le sommet du Turquino.

Si nous n'avions pas été si jeunes, nous serions venus peut-être. Venus mourir ici. Venus survivre ici. Qui sait? Comme d'autres sont allés dans les Aurès. Vivre et mourir. Et la vie suit son cours. Et le sang, et sa fulgurance.

Voyageurs en transit, avez-vous changé d'avion? (Cambio de avión para soñar).

Tu y aurais cru, si je t'avais dit, ce jour-là dans les Aurès, que nous serions ici aujourd'hui, à boire du rhum et à nous parler d'amour ?

Tu y aurais cru, si je t'avais déclaré que nous nous rencontrerions à Santiago de Cuba, par un soir de décembre, à l'ombre d'une chanson ?

« Son de la Loma
y cantan el llano... »

Ici, ils savent. Ici, en 1953, le 25 juillet, juste avant la Moncada, ils savaient. La faim. La misère noire. Les enfants allaient à l'école pieds nus. « Ils apprenaient leur alphabet, disparaissaient bientôt. Et ils sombraient dans un océan d'ignorance, sans fond et sans espoir, dans la pauvreté. Aucun d'entre eux n'échappait jamais au naufrage. »

Ici nous devenons eux comme ils deviennent nous. Comme je deviens toi et tu deviens moi. Et je les sais avec leur faim et leur soif, comme je te sais à l'époque où pendant tout un an tu n'as pas ouvert la bouche, comme tu me sais grim pant dans les Aurès, fillette embarrassée de ses tresses et encombrée d'un fusil, d'un chargeur, d'un paquetage et des frayeurs de l'enfance – incapable de comprendre qu'elle est dans l'Histoire.

Compañera. Camarade.

Cette nuit-là on m'a dit camarade, pour la première fois.

« Compañeros, venez », crie-t-on devant l'Hotel Venus, tout simplement.

Sais-tu que dans le pays où je vis le Parti socialiste a supprimé la lutte des classes de son programme ? Et que dans mon syndicat, au lieu de

s'appeler camarades, on ne se dit plus que collègues ?

Cette nuit-là, se nommer camarades, c'était risquer sa vie.

Comme, à la veille de la Moncada, vous risquiez gros, rasant les murs. Bien sûr, vous aviez choisi votre jour. Le dimanche de la Santa Ana. Le carnaval, me dit-on pendant que je savoure mon cubanito. Et du coup, je sais quel fond sonore punctuaient les trams, brinquebalants dans leurs rails.

Descargas, comparsas, pincement de tres – un tresero rit, tout près de l'Hotel Venus peut-être. Au coin de la rue la « Casa de la Trova », la maison de la poésie, un petit combo répète avant de se lancer dans la mêlée, gémissements du cornet à pistons, chœurs au refrain circonspect pour dire à sa façon : « Riez si vous voulez, mais à la longue les principes sont plus puissants que les canons. Les peuples se développent et sont nourris de principes. Pour les principes, ils donnent leur vie. » Un chachá sur la place, les gens crient, au port on décharge, la douane bâtiment imposant en faux carton-pâte est brillamment illuminée pas de repos pour les profits tu te souviens ? Étoffes soyeuses, couleurs et fleurs, foules, visages visages partout visages.

Le soir tombe, le soir du 25 juillet avec son crépuscule de bongos dans la lumière fauve puis des chachás des quintos des galletas, un guaguancó s'élève comme une plainte et un homme furtif se dirige vers les collines vers la mer vers la Granjita où les autres attendent.

Jose Testa, le vendeur de fleurs, a disparu au coin de la rue. Il va mourir. Demain. Cette fleur au

chapeau du pregonero, c'est peut-être encore lui qui l'a vendue ? Et les mains frémissantes sous ce visage extatique frappent le bongó francés je le sais et la trompe chinoise et des gens crient s'appellent et un groupe danse le son, un autre la rumba vous les ouvriers employés chauffeurs maçons paysans l'instituteur la ménagère le soldat qui allez attaquer la Moncada pour conquérir des fusils et armer le peuple ce soir à Santiago tant de rythmes frémissants tant de gens tant de bruits on ne vous remarque même pas. Vous avez choisi votre jour.

C'est peut-être de l'arrogance, des décennies plus tard, d'être là, à Santiago dans la nuit de décembre peuplée de cette nuit de juillet, à l'Hotel Venus, boire du rhum. On entend des gens s'appeler dans la cour depuis les chambres aux grands lits la glace tinte dans les verres la radio joue du Lully.

« L'apéritif du roi. »

Tu ris, je ris.

Et nous parlons de nous. Et nous parlons d'amour.

« J'aime mieux que tu me racontes l'Histoire que tes histoires. », dis-tu.

Oui.

Si je savais distinguer la frontière. Aussi floue que celle qui sépare le « entre nous il ne saurait rien se passer », du « je t'aime », que tu as dit cinq minutes ou une éternité plus tard.

Les visages du temps se superposent enfants à la recherche de notre enfance je suis ton frère ta mère la sœur que tu n'as pas eue ton amante je suis tout pour

toi et je ne suis rien. Tu es mon frère, ma mère, ma
sœur tous mes amants et rien. Aujourd'hui devrait
être demain déjà, mais il est parfois encore hier.

« Tu me demandes
Qu'est-ce qui vit en toi
Ancien professeur de tristesse
Qui souris maintenant avec tant d'éclat
Et je réponds
Dans mes profonds ateliers
Où se taillent
D'immortelles fleurs de lumière
Vivent les paupières d'azur
De l'amour
Et le mouvement perpétuel
Des peuples. »

... Y el movimiento perpetuo de los pueblos.
En avant en arrière comme le pendule, le temps
oscille ce bar peuplé de gens pressés de faire du fric
sur le dos des miséreux – et Augustino Diaz et
Armando Mestre et Juan Almeida nègres qui se
préparent à assaillir la Moncada et les chachás et les
galletas et les guaguancós comme des plaintes
comme García Lorca a pleuré son ami mort « a las
cinco en punto de la tarde ».

Tu as le visage du marbre tu as le visage du Che
tu as le visage de ce toi que j'aime et qui manques
les rendez-vous de tendresse par peur de trop de
tendresse tu as le visage de tout le passé de tout
le futur le visage de Christophe Colomb et mon
deuxième nom se dit, en espagnol, Isabelle.

Où étais-je, moi, pendant qu'en complet blanc
défraîchi les vautours venaient ici boire des

manhattans avec l'argent gagné dans le sang des miséreux ? Je flottais dans les airs oiseau liberté qui attend de se poser j'étais Tran Van Troi Celia fillette à tresses j'étais les grévistes morts de Reggio Emilia indienne et négresse prolétaire et orpheline je conjuguais avec application le verbe être la soif la faim, déjà la faim de toi qui venu du lointain profond des mers t'apprêtais à avoir le visage du Che. « Qu'importe où m'atteindra la mort pourvu qu'une autre main se dresse... »

Et toi ? Dans les Aurès à Belleville à Saïgon à Jérusalem en Turquie en Perse en Atlantide en plein ciel, déchirais-tu, toi aussi, le verbe avoir ? J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid, je n'ai rien toi l'Indien toi le pauvre toi – toi qui t'apprêtes à avoir le visage du Che.

Quel chemin, dis, de là-bas jusqu'au bar de l'Hotel Venus par ce soir de décembre où partout on pavoise – dans six mois, l'attaque de la Moncada aura trente ans. Trente ans dans six mois que Jose Testa n'a plus vendu de fleurs.

Dans la rue, ils ont tous des chaussures, sauf s'ils préfèrent marcher pieds nus. Ils mangent tous les jours. Ils boivent. Ils viennent ici. Accoudés au bar en T-shirt, Blancs et Noirs discutent – il va falloir se défendre contre la folie sanguinaire du cow-boy, là-haut au Nord, de la Maison Rouge-éclaboussée-de-sang. On gesticule on s'interpelle races confondues comme nos visages dans ce bar où on refusait de servir Joséphine Baker, négresse, du temps de la Moncada.

Le barman est mince, il a un beau visage bronzé et des dents éclatantes tu me tiens serrée contre toi

et je préfère fermer les yeux mais lorsque je les entrouvre je surprends son regard et à la chaleur de ton corps s'ajoute la tendresse de ses yeux c'est comme si j'étais dans les bras de deux hommes aimés à la fois la main du passé qui me tire en arrière en ce lieu d'où tu viens en ce lieu où je ne veux plus être à quoi bon toutes les Moncadas du monde si en nous rien ne change ?

Un monde nouveau, entends-tu, un monde où tu m'aimeras comme l'éclat rouge du sang et des bannières je t'aime comme l'eau de la mer comme le combat de chaque jour comme le peuple comme le diamant de l'idée et la pulpe du fruit et la grenade regorge le rouge de nos rencontres dans le bruissement de cette révolution, la leur, un peu la nôtre aussi. Tu me serres dans tes bras et ça monte en moi larmes et cris victoires et défaites dans une minute je glisserai de ce tabouret et je serai une touriste en balade à Santiago des décennies après la nuit de la Santa Ana maintenant luttés amours nuits fruitées cathédrales et se rouler à l'horizon des mers où les cris des amants se confondent à ceux de la guérilla. Égoïste, tu ne penses qu'à toi mais moi aussi je suis le peuple moi l'amour moi le fusil que je hais et qui me bat les jambes moi le rouge du drapeau et le noir de la nuit moi le rouge de l'aurore et la saveur du fruit tendresse, nos corps aussi sans barrières nos corps aussi libérés de cette faim d'amour qu'on nous a collée comme une plaie elle nous dévore comme un tigre et nous empêche de penser qu'il est temps qu'on se débarrasse des vautours.

Compañero aime-moi, toi qui es mon frère et mon amant, ma sœur, mon tout, ma mère, mon rien, mon oiseau, mon père toi qui es toi et que j'aime justement pour cela.

Aimons-nous, camarade. Aimons-nous.

Au sommet du Turquino, Vénus luit dans l'aurore d'un jour nouveau.

II

NEPTUNO

L'avenir
ne viendra pas tout seul
si nous
ne prenons pas des mesures...
La Commune
n'est pas une princesse
féerique
pour que d'elle
on rêve la nuit.
Calcule
réfléchis
vis bien –
et avance
ne serait-ce que dans
le détail

VLADIMIR MAÏAKOVSKI
Désembourbez l'avenir, 1925

« **P**HOTO de Fidel Castro prise en 1952 dans un studio de la rue Neptune. »

Neptuno, avant cette légende lue à la Granjita Siboney, n'était qu'une rue parmi d'autres.

C'est une photo où Fidel pose, et l'expression est la même que lorsqu'il avait, en 1947, ramené la cloche de la liberté qui avait appartenu aux mambis de Manzanillo, en Oriente, ou lorsqu'en 1953 (prisonnier numéro 4 914) on le fait poser, en bagnard, pour sa fiche anthropométrique. Le poids de la photo est, d'une certaine manière, à gauche. Le visage de Fidel a déjà changé. Ce n'est plus le grand garçon maigre et gesticulant de ses premiers meetings, ni même le jeune homme un peu rond, le visage encore imberbe, presque enfantin, en veston de cuir, des rues de Bogota en pleine émeute.

Neptuno file tout droit de l'Université au Paseo de Marti (autrefois appelé Prado) au Parc Central.

Ailleurs à La Havane les rues ont des numéros – primera, tercera, calle 26, calle 17, ou des lettres calle O, calle G. Ici, elles portent des noms.

Soledad, Espada, Refugio, Salud, Estrella, Jesús María, Caercer, Escobar, Agramonte, ces noms m'ont frappée dès ma première balade dans la ville.

Une ville à la mesure démesurée d'un Chirico soudain devenu complètement fou, incapable d'arrêter une production frénétique de colonnades, de perspectives, même la gare y est, on tombe dessus par hasard lorsqu'on débouche d'Economía, de Cárdenas, de Cienfuegos, de Someruelas, ou d'Esperanza, de Vives, de Cerrada, lorsqu'on arrive par l'Avenida del Puerto, par Zulueta ou par Desemparados verrières bleu ciel, grand hall sonore, trains courts et bien plantés sur les rails, ils rappellent les wagons-salons de l'Orient Express enseignes d'une autre époque qu'on n'a pas changées et qui sont aujourd'hui revenues au goût du jour. J'avais remarqué San Rafael, deux rues plus à l'intérieur parce que, du côté du Parc Central, elle commence, sur son premier tronçon, par être une rue piétonne.

De Neptuno, par laquelle passe le bus qui me ramène à mon logement, j'avais enregistré un ou deux détails – une horloge art nouveau en bronze ou en cuivre, un cireur de chaussures dans les ruines d'une maison démolie – mais non le nom.

Quelle raison a bien pu pousser Fidel, en 1952, à se faire photographier « dans un studio de la rue Neptune » ?

Les yeux sérieux, la petite moustache, le port de la tête, tout cela indique l'homme décidé, sûr de son fait. Même le visage lisse n'en fait pas la photo d'un jeune homme. On a peine à se rappeler qu'il n'a que vingt-quatre ans.

C'est en fin d'après-midi que nous partons à la recherche de Neptuno. Au pied du grand escalier de

l'Université, cette Escalinata historique témoin de tant d'événements vitaux pour Cuba, la rue Neptuno rencontre la rue San Lázaro, qui va droit vers la mer, fait un coude juste avant de l'atteindre et longe le Malecón par-derrière, jusqu'au châtelet de la Punta, à l'entrée du port. Neptuno, elle, reste droite d'un bout à l'autre. Je le vois sur la carte lorsque nous décidons de la longer.

Nous la trouvons vers cinq heures et demie, au coucher du soleil. Depuis l'Escalinata de l'Université, elle file sur ma droite, comme un rayon sorti de l'Alma Mater. Nous ne sommes pas pressés, les guaguas (les bus cubains) sont pleins à cette heure où l'on se hâte vers son repas, nous préférons marcher pour laisser passer les flots des travailleurs las qui s'y pressent.

La photo a dû être prise tout au début de 1952, pour la campagne électorale.

Depuis septembre 1951, Fidel luttait contre la corruption, malgré les difficultés il avait parlé à la radio pour lancer des accusations lourdes de conséquences. Et il se présentait sous la bannière du parti orthodoxe, le moins corrompu des partis de l'époque.

Les élections devaient avoir lieu en juin. La campagne avait déjà commencé. C'est peut-être alors que Fidel s'est fait photographier.

Je me dis que ce doit être avant le 10 mars, en tout cas, car après le 10 mars, à quoi ça lui aurait servi? Il n'y avait plus de campagne électorale. Fulgencio Batista avait pris le pouvoir, pendant la nuit, pratiquement sans un coup de feu, consacrant ainsi le bal des hyènes et des vautours.

Après le 10 mars, l'idée de la guérilla a pris forme, de plus en plus clairement.

À droite, la maison qui faisait le coin de Neptuno et d'Agramonte manque. Depuis plus de vingt ans, il y a eu tant à faire, à alphabétiser, à développer qu'on a dû négliger La Havane.

Nous nous tenons devant l'emplacement de ce qui fut une maison. Balayée comme les étangs noirs du passé, ruine absente fantôme de la mémoire qui donc vivait à ce coin de Neptuno, autrefois? Combien de mendiants n'ont-ils pas longé la façade, furtifs, la main tendue, tremblants de faim dans la chaleur?

La rougeur du ciel nous attire comme un aimant. Pas somptueuse, ici, comme à Santiago. C'est une bande rouge, jaune et violette posée au-dessus des façades parfois décrépite. La lumière pare les vieilles maisons, les passants, te pare et me pare de la beauté fugace du soir.

La première fois que j'ai entendu parler de Fidel? J'étais une fillette. Assise dans un train, sagement, je transportais quelque chose d'interdit destiné aux Algériens (des antibiotiques peut-être – imagine-toi des gens civilisés la France berceau de culture qui interdit les antibiotiques à ses adversaires). Un passager s'est mis à dire et à répéter :

« Incroyable, incroyable! »

J'ai allongé le cou, et il m'a mis entre les mains *Life*, ou *Newsweek*, et vous êtes entrés dans ma vie, copains barbudos de la Sierra.

Partout dans Neptuno subsistent les traces du passé.

Et je me demande parfois si mieux valent les traces ou les trous béants.

Oublier les temps de la faim, oublier l'époque des souffrances? Ne me souvenir que des aurores vermeilles et des crépuscules pourpres de ce temps? Car dans la souffrance noire comme la mort – incroyable mais vrai – il y a des aubes, des gazouillis. L'aube du 26 juillet 1953, par exemple, quand déjà la partie militaire de la Moncada avait échoué. Oublier tes photos après la capture, devant le portrait de Marti, cette tristesse incommensurable, ce deuil des soixante-huit frères morts?

Les traces du passé dans Neptuno...

Peluquería de Luxo. Et, à côté, placardé, le Che me sourit sur fond de mur gris. Dans l'inscription en lettres élégantes et cursives on a creusé une fenêtre. Elle s'entrouvre, et une fillette me fait signe.

À chaque croisement, la mer à l'horizon. Un navire, majestueux, s'y découpe, feux allumés.

Plus loin, la Peletería Sublime offre des bottes de pluie en caoutchouc bleu ciel, dans les vitrines qui ont vu les talons aiguilles des années cinquante.

Restaurante Hollywood, Alta Moda, Dandy, Rosebud, Peletería Miami, las Américas, souvenirs du temps où tout ce que Cuba produisait appartenait aux riches. Peletería Lucerna, Calzolería Sublime...

Entre le 10 mars 1952 et le 26 juillet 1953, une vie en marge, et de plus en plus clair le but : attaquer un dépôt d'armes, armar al pueblo armer le peuple, et une fixité dans le travail pour atteindre le but qui est aussi celle de ton regard sur la photo.

Te souviens-tu de ce jour où nous avons fait un long voyage en voiture, conduisant à tour de rôle et répétant avec acharnement le meeting où nous allions parler ?

« Je ferai l'exposé, tu animeras le débat. », avais-tu dit.

« Mais je n'ai jamais rien fait de pareil, je ne sais pas... »

« Peu importe, on va s'exercer. Ce sera ton baptême. »

Celui qui conduisait était « contre ». Contre le socialisme, contre la réforme agraire, contre la socialisation des moyens de production – nous préférons avoir tout prévu.

Celui qui ne conduisait pas avait toute sa tête à soi pour être « pour ». Aucun argument ne serait assez bon pour la cause que nous défendions.

Ici et là nous interrompions le débat.

« Tu es une sale réactionnaire, voilà ce que tu es... Dire une chose pareille. Mais je t'aime quand même. »

Et nous riions, complices, les yeux pleins d'avenir. Le monde nouveau, nous en avions plein les poches.

Nous sommes arrivés sur la hauteur devant Zurich le matin était barbouillé de pluie – les cheminées, le chaos, les chantiers béants des autoroutes, les villas côtoyant les usines, les locatifs collés aux viaducs. Tu as freiné d'un coup brusque et j'ai coupé ma phrase au couteau. Le menton sur le volant, tu as dit :

« Regarde-moi ce paysage. Regarde-le. Une maladie. Il faudrait deux siècles pour rendre la santé à ces collines, à la cacophonie de cette plaine. »

Sur le trottoir de Neptuno, un trottoir décoré de marbre bleu et blanc découpé en vagues comme la mer, je revois tes yeux gris tristes puis pétillants et nous nous embrassons et nous nous caressons.

« Même si ça dure des siècles, ils ne nous prendront pas ça. », dis-tu.

Et je ris. Et tu ris.

Et puis nous sommes là pour que ça ne dure pas. Tu sais quoi ? Dans cette vieille guimbarde, avec nos jeans rapiécés, nous sommes l'avenir du monde.

« Il va falloir faire vite, pour que ça n'empire pas. »

« Socialisme ou barbarie, ça ne peut pas durer... »

Mais ça a duré. Ça dure.

Zurich bouge, Zurich brûle. Mais Zurich tient bon, assise sur son or.

Neptuno par contre...

Ce qui était une rue marchande, bureaux, locaux commerciaux (le studio de photographie de Fidel parmi eux – était-ce au numéro 605, où j'ai découvert les traces d'un photographe ?), salles de jeux, bordels sans doute il y en avait partout comme partout il y avait des mendiants, est aujourd'hui densément habitée. Les commerçants et les souteneurs d'alors sont partis, les familles se sont installées.

Mais les traces ont subsisté.

Pourtant, il n'a pas fallu deux cents ans pour que tout change, pour que la corruption s'en aille, pour que les enfants sachent tous l'alphabet – aux dédales du cerveau il reste peut-être des empreintes de la pourriture, il en faut des générations pour que tout se transforme réellement, jusqu'à la racine. Aux recoins de la mémoire, il reste peut-être les enseignes des turpitudes subies, de la servilité, de la souffrance.

Au comptoir du restaurant Hollywood, on mange comme alors – Camilo Cienfuegos a remplacé Cary Grant. Dans les fauteuils de la Peluquería El Rancho – on a laissé les têtes de chevaux empaillées et le décor en faux bois qui vont avec l'enseigne – on coupe toujours les cheveux. Mèche par mèche, le ciseau effile et le rasoir tond les camarades comme alors hyènes et chacals.

Tout comme dans les hôtels on sert les mêmes spectacles de cabaret que dans les années cinquante.

Vous levez un sourcil moralisateur, les Cubains rient de votre puritanisme, secouent la tête :

— Les capitalistes auraient-ils l'exclusivité de ces choses-là ? À eux la fête, à nous l'ennui ? Drôle de monde nouveau !

Ces traces du passé qui nous laissent perplexes, on peut aussi les intégrer. Ce « Peletería Miami », expression d'un colonialisme exacerbé, peut devenir aujourd'hui un morceau d'ethnologie. Derrière la vitrine, on peut vendre autre chose. À Zurich, on a tenté de créer l'autonomie dans un bunker, dans de vieilles usines désaffectées.

On n'a pas changé le monde. Mais si on arrive à empêcher le pire – une pollution irréversible, dans tous les sens du terme – on ira danser à la Bourse le dimanche après-midi, comme à La Havane dans les salons rococo de l'Opéra, on habitera dans les banques, on installera des écoles dans les assurances, on... on... on...

Il reste à éviter le pire – que les vautours nous sucent le cœur.

J'y pense, dans le crépuscule de Neptuno qui vire au violet.

J'y repense dans le soir transparent au bord du Léman.

J'y pense dans tes bras.

J'y pense loin de toi à tout jamais, nous nous sommes quittés avant la grande explosion.

Toujours.

Jamais.

Jamais plus ?

J'y pense...

Et je revois ton visage à Santiago. Le visage de l'amour. Le visage du marbre.

Et je revois Fidel, légèrement tourné vers la gauche, le regard plein d'avenir, s'appêtant à exploiter la campagne électorale et Fulgencio Batista chauffe les chars, graisse les armes, il va détruire ce calme, déplacer ce regard et dix-huit mois plus tard – la Moncada. Et sept ans plus tard, La Havane et les grands projets pour supprimer la faim, la soif, les maladies, l'ignorance – projet contenu dans ce regard de rendre l'or au noir, de RENDRE L'HOMME À L'HOMME en un don premier.

Et toi ?

Et moi ?

J'ai envie de cette part de toi que toi-même ne connais pas marées de tendresse enfouies sous le marbre et le béton, si je t'avais accouché je t'aurais préservé du regard résigné de ceux qui n'ont pas osé si je t'avais accouché nous nous serions aimés comme au sommet du Turquino si je t'accouche si tu m'accouches ah je délire, délire de toi et moi comme une source profonde au fond d'une caverne comme délire la taupe rouge sang, l'amour éclatera nous ne sommes plus ensemble viens camarade accouchons-nous, débarrassons-nous de nos cuirasses comme on se débarrasse d'une photo électorale, comme Neptuno s'est débarrassé de ses bordels comme nous nous débarrasserons des gnomes et de leurs monceaux d'or – nous ou les suivants mais ils disparaîtront, ça c'est sûr et leurs crédits géants pour police et armée ne leur servent à rien.

Neptuno depuis l'Escalinata qui part vers l'intérieur. San Lázaro qui s'en va vers la mer, et dans le triangle entre elles le buste d'Antonio Mella, martyr du peuple.

Traces du passé champs de bataille comme nos cœurs gardent le souvenir des douleurs accrochées à l'océan de la mémoire.

Et maintenant ?

De nos mains pétrir le pain du monde dans un blé venu de la terre séculaire, terre rouge et fertile toujours présente terre des guajiros, des peones, des moujiks, des contadini, des peasants, des bauern, des paysans du monde entier aux gestes d'autrefois aux

espoirs de demain, comme la mer marque Neptuno de son trident doré, hier j'ai vu Fidel, il parlait aux enfants.

J'aurais voulu lui demander, pour Neptuno, pour cette photo « prise en 1952 », mais il parlait aux enfants. Et ce matin la photo du journal, tournée aussi vers la gauche. Il a peu changé. La barbe, bien sûr... Mais le regard pétillant garde la fixité comme autrefois de l'obstination.

« La révolution n'est pas l'affaire d'une seule génération. Elle a pris naissance du temps de Céspedes, d'Agramonte, de Maceo, de Gómez, de Martí, de Mella, de Villena, de Guiteras. Notre génération l'a poursuivie à la Moncada, dans la Sierra Maestra, dans les luttes contre les agressions impérialistes. Les jeunes d'aujourd'hui y travaillent, tout comme vous, les enfants. »

La révolution aussi laisse ses traces.

Le bonheur est une idée nouvelle, née en 1789. Combien de générations, combien de 14 Juillet encore pour qu'il jaillisse comme une source ? A-t-il une chance, une seule, dans un monde d'injustice ?

Aux profondeurs immenses déjà sa longue chevelure s'agite des millions d'Abel, de Renato, de Celia, d'Armando, de Haydée agiles et décidés, œil fixe, le tireront de son eau ancienne, riche comme la mer.

Felicidad felicita félicité le bonheur est femme.

Je suis fille

De tous les océans

Habite par grands fonds

Au château hérité de ma lignée

Roches calcaires friables Mémoire ténue
Trois cent mille ans de lunes en Cancer-Poisson
Marées enfants jaillis coups reçus
Cris
Cri d'amour cri de haine
Cri de violence-révolte sur fond d'injustice
Cri-silence
Aux plis des tentures feutrées
Marées allées et venues
Mer Rouge
Lune en Lion
Femme d'un peuple
D'hommes
Qui dominent d'autres peuples
L'autre sexe
À chaque soupir un esclave
Mer mère
Océan Pacifique
Antarctique Atlantique
Océan Méditerrané, Océan Caraïbe
Fille de deux ports
Mer mère
Matrice chaude
Océan Tendresse, Océan Justice
Amour et sourires
Lunes en Scorpion la mer se retire
Des algues à pas de loup
Crient sans bruit
Les extirper de mon oubli
Des « caracoles » chantent comme sirènes
Souviens-toi souviens-toi
J'embarque

Au creux du nacre
Océan Antarctique
Froid
Punition
Injustice
Haïne
Exploitation
Lune en Capricorne
Et les vagues montent à l'assaut des rochers
Horizon lourd et noir
Sans lendemain
Et tenace mon coche marin
Aux plages du Mar Verde
Continue à chanter
Chaleur
Demain
Lutte lutte lutte
Long voyage de banquises et d'ours polaires
De loups et de baleines
Viennent enfin les pingouins
Lune en Sagittaire
Vaguelettes voguant vers l'Océan
Horizon rose tendre d'un nouveau matin
Océan Pacifique aux barques arrimées
Dans la voix des marins
Chantent bière et soleil
Femmes désirées voiles tant de fois déployées
Tempêtes et calmes plats à mon rire nacré
Je ne fais que passer, moi mer mère
Fille de l'eau
Mon corps vivant est blanc
Et trois fleurs d'Hibiscus pour aimer

J'ai perdu l'une d'elles
Chantez encore marins d'Eldorado
Lune en Bélier
Plages immenses jaunes et dénudées
N'acceptez rien que la fleur des jours
Jetez les canonnières
Ils répondent par des cris-jouissance
Tendent les mains
Vers mes buissons de corail
Mais déjà au seuil des pupilles
L'Océan Atlantide terre disparue
Aube du monde où je jaillis
Née de deux ports
Copulation de navires par marée haute
Lune en Gémeaux
Fille de tous les Océans
Mon corps plonge matrice chaude
Justice
Vie
À tous égalité
Et les huîtres perlées
Les poissons-bananes
Les éponges-rougets
Les chevaux marins
Les soles-nacre
Soupirent fraternité vie beauté
Mer nourricière
Rouge aux drapeaux de révolte
Rires des algues collées aux roches friables
De la mémoire du monde
De ma mémoire
Lune en Taureau

Mer des Délices Océan Abondance Océan Justice
Mer d'Amour
Océan des océans
Où navigue fleur ronde tige coupée
Une lune en Verseau
Au-dessus du lit où je repose
Au château de ma lignée
Aujourd'hui
Lune en Vierge
Lune ronde au-dessus de la mer
Je m'en vais aux quatre horizons
Caracolant riant
Sur mon poisson-soleil
Moi mère et fille
De tous les océans.
Felicidad felicita félicité le bonheur est femme.